antonin artaud

les tarahumaras

Extrait de la publication

idées/gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1971

Extrait de la publication

LES TARAHUMARAS

Extrait de la publication

Les numéros renvoient aux notes qui figurent à la fin du livre.

Extrait de la publication

LE RITE DU PEYOTL
CHEZ LES TARAHUMARAS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE RITE DU PEYOTL CHEZ LES TARAHUMARAS[1]

Comme je l'ai déjà dit, ce sont les prêtres du Tutuguri qui m'ont ouvert la route du Ciguri comme quelques jours auparavant le *Maître de toutes les choses* m'avait ouvert la route du Tutuguri. Le *Maître de toutes les choses* est celui qui commande aux relations extérieures entre les hommes : l'amitié, la pitié, l'aumône, la fidélité, la piété, la générosité, le travail. Son pouvoir s'arrête à la porte de ce qu'ici en Europe nous entendons par métaphysique ou théologie, mais il va beaucoup plus loin dans le domaine de la conscience interne que celui de n'importe quel chef politique européen. Nul au Mexique ne peut être initié, c'est-à-dire recevoir l'onction des prêtres du Soleil et la frappe immersive et réagrégatrice de ceux du Ciguri, qui est un rite d'anéantissement, s'il n'a été auparavant touché par le glaive du vieux chef indien qui commande à la paix et à la guerre, à la Justice, au Mariage et à l'Amour. Il a, paraît-il, en main les forces qui commandent aux hommes de s'aimer ou qui les affolent, alors que les prêtres du Tutuguri font se lever avec leur bouche l'Esprit qui les produit et les dispose dans l'Infini où il faut que l'Ame les cueille et les reclasse dans son moi. L'action des prêtres du Soleil cerne toute l'âme et s'arrête aux limites du moi personnel où le *Maître de toutes*

Extrait de la publication

les choses vient en cueillir le retentissement. Et c'est là que le vieux chef mexicain m'a frappé afin de m'ouvrir de nouveau la conscience, car pour comprendre le Soleil j'étais mal né ; et puis c'est l'ordre hiérarchique des choses qui veut qu'après être passé par le TOUT, c'est-à-dire le multiple, qui est les choses, on en revienne au simple de l'un, qui est le Tutuguri ou le Soleil, pour ensuite se dissoudre et ressusciter par le moyen de cette opération de réassimilation mystérieuse. Je dis de réassimilation ténébreuse qui est comprise dans le Ciguri, comme un Mythe de reprise, puis d'extermination, et enfin de résolution dans le crible de l'expropriation suprême, ainsi que ne cessent de le crier et de l'affirmer leurs prêtres dans leur Danse de toute la Nuit. Car elle occupe la nuit entière, du couchant à l'aurore, mais elle prend toute la nuit et la ramasse comme on prend tout le jus d'un fruit jusqu'à la source de la vie. Et l'extirpation de propriétés va jusqu'à dieu et l'outrepasse ; car dieu, et surtout dieu [2], ne peut prendre ce qui dans le moi est authentiquement le soi-même si fort que celui-ci ait l'imbécillité de s'abandonner.

C'est un dimanche matin que le vieux chef indien m'ouvrit la conscience d'un coup de glaive entre la rate et le cœur : « Ayez confiance, me dit-il, n'ayez crainte, je ne vous ferai aucun mal » et il se recula très vite de trois ou quatre pas, et, après avoir fait décrire à son glaive un cercle dans l'air par le pommeau et en arrière, il se précipita sur moi, en avant, et de toute sa force, comme s'il voulait m'exterminer. Mais c'est à peine si la pointe du glaive me toucha la peau et fit jaillir une toute petite goutte de sang. Je n'en éprouvai aucune douleur mais j'eus en effet l'impression de me réveiller à quelque chose à quoi jusqu'ici j'étais mal né et orienté du mauvais côté, et je me sentis rempli d'une lumière que je n'avais jamais possédée. C'est à quelques jours de là qu'un matin à l'aurore j'entrai en relation

Extrait de la publication

avec les prêtres du Tutuguri et le surlendemain enfin je pus rejoindre le Ciguri.

« Te recoudre dans l'entité sans Dieu qui t'assimile et te produit comme si tu te produisais toi-même, et comme toi-même dans le Néant et contre Lui, à toute heure, tu te produis. »

Ce sont là les paroles mêmes du chef indien et je ne fais que les reproduire, non telles qu'il me les a dites, mais telles que je les ai *reconstruites* sous les illuminations fantastiques de Ciguri.

Or si les Prêtres du Soleil se comportent comme des manifestations de la Parole de Dieu, ou de son Verbe, c'est-à-dire de Jésus-Christ, les Prêtres du Peyotl m'ont fait assister au Mythe même du Mystère, plonger dans les arcanes mythiques originels, entrer par eux dans le Mystère des Mystères, voir la figure des opérations extrêmes par lesquelles L'HOMME PÈRE, NI HOMME NI FEMME a tout créé. Certes je n'ai pas rejoint tout cela du premier coup et il m'a fallu un certain temps pour le comprendre, et bien des gestes de danse, des attitudes ou des figures, que les prêtres du Ciguri tracent dans l'air comme s'ils les imposaient à l'ombre ou les tiraient des antres de la nuit, eux-mêmes ne les comprennent plus, et ils ne font plus qu'obéir, ce faisant, à une sorte de tradition physique d'une part, de l'autre aux commandements secrets que leur dicte le Peyotl dont ils absorbent un extrait avant de se mettre à danser afin de gagner des transes par des méthodes calculées. Je veux dire qu'ils font ce que la plante leur dit de faire, mais qu'ils le répètent comme une sorte de leçon à laquelle leurs muscles obéissent, mais qu'ils ne comprennent plus dans les détentes de leurs nerfs, pas plus que leurs pères ou que les pères de leurs pères. Car aussi bien le rôle de tout nerf est surfait. Cela ne me satisfit pas et lorsque la Danse fut finie je voulus en savoir plus long. Car avant d'assister au Rite du Ciguri tel que les prêtres indiens actuels l'exécutent j'avais interrogé bien

Extrait de la publication

des Tarahumaras de la montagne et passé une nuit entière avec un tout jeune ménage dont le mari était un adepte de ce rite et en connaissait, paraît-il, bien des secrets. Et je reçus de lui de merveilleuses explications et des éclaircissements extrêmement précis sur la façon dont le Peyotl ressuscite dans le trajet entier du moi nerveux, la mémoire de telles vérités souveraines, par lesquelles la conscience humaine, me fut-il dit, ne perd plus, mais au contraire retrouve la perception de l'Infini. « En quoi consistent ces vérités, me dit cet homme, ce n'est pas à moi à te le montrer. Mais c'est à moi à les faire renaître dans l'esprit de ton être humain. L'esprit de l'homme est las de Dieu, parce qu'il est mauvais et malade, et c'est à nous à lui en rendre faim. Mais voici maintenant que le Temps lui-même nous en refuse le moyen. On te fera voir demain ce que nous pouvons encore faire. Et si tu veux travailler avec nous, peut-être qu'avec l'aide de cette Bonne Volonté d'un homme venu de l'autre côté de la mer et qui n'est pas de notre Race, parviendrons-nous à briser une résistance de plus. » CIGURI est un nom que les oreilles indiennes n'aiment guère à entendre prononcer. J'avais avec moi un guide métis qui me servait aussi d'interprète auprès des Tarahumaras et qui m'avait averti de ne leur en parler qu'avec respect et précaution, parce que, me dit-il, *ils en ont peur*. Or je me rendis compte que s'il y a un sentiment qui, à ce sujet, peut leur être étranger, c'est bien la peur, mais que, par contre, ce mot éveille chez eux le sens du sacré d'une manière que la conscience européenne ne connaît plus, et c'est ce qui est tout son malheur car ici l'homme ne respecte plus rien. Et la suite d'attitudes que le jeune Indien prit devant mes yeux lorsque je prononçai le mot de CIGURI m'a appris bien des choses sur les possibilités de la conscience humaine quand elle a conservé le sentiment de Dieu. Une terreur, je dois le dire, se dégageait en effet de son attitude, mais ce n'était pas la sienne car elle le recouvrait comme d'un bouclier

Extrait de la publication

ou d'un manteau. Pour lui, il semblait heureux comme on ne l'est qu'aux minutes suprêmes de l'existence, la face débordante de joie et adorant. C'est ainsi que les Premiers-Nés d'une humanité encore en gésine devaient se tenir lorsque l'esprit de L'HOMME INCRÉÉ se levait en tonnerres et en flammes au-dessus du monde éventré, c'est ainsi que devaient prier les squelettes des catacombes à qui il est dit dans les livres que L'HOMME lui-même apparaissait.

Il joignit les mains et ses yeux s'allumèrent. Son visage se pétrifia et se ferma. Mais plus il rentrait en lui-même plus j'eus l'impression qu'une émotion insolite et qu'on pouvait lire s'irradiait objectivement de lui. Il se déplaça deux ou trois fois. Et chaque fois ses yeux qui étaient devenus à peu près fixes se retournèrent pour isoler un point à côté de lui comme s'il voulait prendre conscience d'une chose qui était à craindre. Mais je me rendis compte que ce qu'il pouvait ainsi craindre c'était de manquer par une négligence quelconque au respect qu'il devait à Dieu. Et je constatai par-dessus tout deux choses : la première c'est que l'Indien Tarahumara n'attache pas à son corps la valeur que nous autres Européens lui attachons et qu'il en a une tout autre notion. « Ce n'est pas moi du tout, semble-t-il dire, qui suis ce corps », et quand il se retournait pour fixer à côté de lui quelque chose c'était son corps même qu'il semblait scruter et surveiller. « Là où je suis moi et ce que je suis, c'est Ciguri qui me le dit et me le dicte, et toi tu mens et tu désobéis. Ce que je sens en réalité tu ne veux jamais le sentir et tu me donnes des sensations contraires. Tu ne veux rien de ce que je veux. Et ce que tu me proposes la plupart du temps c'est le Mal. Tu n'as été pour moi qu'une épreuve transitoire et un fardeau. Un jour je te commanderai de t'en aller lorsque *Ciguri* lui-même sera libre, mais, dit-il tout à coup en pleurant, il ne faudra pas t'en aller en entier. *C'est Ciguri* tout de même qui t'a fait et bien

Extrait de la publication

des fois tu m'as servi de refuge contre la tempête *car Ciguri mourrait s'il n'avait pas moi.* »

La seconde chose que je constatai au milieu de cette prière — car cette série de déplacements devant lui-même et comme à côté de lui, auxquels je venais d'assister et qui mirent beaucoup moins de temps à se faire que je n'en ai pris pour les rapporter, étaient la prière improvisée de l'Indien à la seule évocation du nom de *Ciguri*, — la seconde chose donc qui me frappa c'est que si l'Indien est un ennemi pour son corps il semble en plus avoir fait à Dieu le sacrifice de sa conscience et que l'habitude du Peyotl le dirige dans ce travail. Les sentiments qui irradiaient de lui, passaient l'un après l'autre à travers son visage, et qu'on lisait, *manifestement n'étaient pas les siens ;* il ne se les appropriait [8], ne s'identifiait plus avec ce qui pour nous est une émotion personnelle, ou plutôt ne le faisait pas à notre manière, en fonction d'un choix et d'une incubation fulgurante immédiate comme nous-mêmes nous le faisons. Parmi toutes les idées qui passent dans notre tête il y a celles que nous acceptons et celles que nous n'acceptons pas. Le jour où notre moi et notre conscience sont formés il s'est établi dans ce mouvement d'incubation incessant un rythme distinctif et un choix naturel, qui font que seules nos idées propres surnagent dans le champ de la conscience, le reste s'évanouissant automatiquement. Il nous faut du temps peut-être pour tailler dans nos sentiments et en isoler notre propre figure, mais ce que nous pensons des choses sur les points principaux est comme le *totem* d'une indiscutable grammaire qui scande ses termes mot par mot. Et notre moi quand on l'interroge réagit toujours de la même façon : comme quelqu'un qui sait que c'est lui qui répond et non un autre. Chez l'Indien ce n'est pas cela.

Jamais un Européen n'accepterait de penser que ce qu'il a senti et perçu dans son corps, que l'émotion dont il a été secoué, que l'étrange idée qu'il vient d'avoir et

Extrait de la publication

Extrait de la publication

idées

littérature

philosophie

sciences

sciences humaines

idées actuelles

arts

antonin artaud : les tarahumaras

Antonin Artaud est allé au Mexique en 1936. La composition de son livre sur la tribu des Tarahumaras s'étale sur douze années de 1936 à 1948. Ce texte, charnière de son œuvre, marque une continuité exemplaire de la production d'Artaud : il est la représentation de ce creuset dans lequel, du Mexique à Rodez, il a accompli cette mutation qui l'a mené à une nouvelle écriture.

Extrait de la publication

illustration de michel gayout